

**Discours prononcé par M. Emile LEVASSEUR,
Membre de l'Institut - Professeur au Collège de France**

Jeunes élèves,

Vous venez d'entendre de sages conseils exprimés avec finesse dans un langage alerte et concis ; Je remercie l'orateur qui a consacré la dernière partie de son discours à vous les donner, en vous faisant si bien comprendre le caractère de l'instruction libérale que vous recevez dans les lycées, à quelque section que vous apparteniez et quelle que soit la carrière à laquelle vous vous destinez.

J'ai eu plaisir aussi à écouter l'éloge de l'éducation physique. Il est utile de la réhabiliter dans vos esprits. Les écoliers, dès qu'ils ont quitté la petite cour, affectent trop souvent le dédain du jeu. Ils ont tort. Les exercices du corps conviennent, sous des formes variées, à tous les âges ; ils procurent à l'intelligence une détente qui lui est profitable et, dans la période de croissance, ils sont nécessaires au développement des muscles et au fonctionnement harmonique des organes. La marche, la course, la natation, les armes, le cheval, tous les moyens sont bons, à condition qu'on abuse d'aucun.

Il y a sans doute à cet égard des excès dans certains projets de réforme, comme il y a de l'intempérance dans le concert de plaintes qui s'est élevé récemment contre le « surmenage ». Je suis convaincu que le bon sens français nous gardera de l'exagération et qu'avec l'aide des années chaque chose prendra sa place légitime. Le but n'est pas de faire de vous des athlètes, mais de réaliser, autant que possible, le vieil adage romain : un esprit sain dans un corps sain. Les études et la réflexion assurent le premier ; les exercices et le grand air consolident le second ; je crois fermement qu'il est possible d'obtenir l'un sans nuire à l'autre et que, pour cela, il est moins nécessaire d'allonger le temps des récréations que de vous apprendre à le bien employer.

Soyez, jeunes élèves, tout à l'étude en classe et tout au jeu dans la cour ; ardents à vous instruire comme à vous amuser. Il n'est pas naturel que l'adolescence soit engourdie et morose ; je regarde l'apathie de l'enfant comme un mauvais présage pour l'avenir de l'homme. C'est la sève du printemps qui nourrit et développe les plantes ; il vaut mieux qu'elle déborde un peu que de ne pas monter assez.

Lorsque tout à l'heure l'orateur parlait des courses en canot sur le lac du Bois de Boulogne, je me sentais pénétré de l'émotion qu'il a ressentie lui-même à la vue de ces écoliers transformés en rameurs, les bras nus, la poitrine penchée sur l'aviron, luttant de vigueur et d'adresse et témoignant par leur émulation, comme le public par ses applaudissements, de l'intérêt qu'excitent aujourd'hui ces exercices. Il réveillait dans ma mémoire deux souvenirs dont je veux vous parler à mon tour.

Il y a une quinzaine d'années je me trouvais dans une université américaine. Le Président, esprit aimable et fin, très versé dans la littérature et l'histoire de la France, me montrait encadrée dans son salon la photographie des « seniores », - c'est-à-dire des étudiants de troisième année – qui, l'année précédente, avaient remporté le prix de la course à l'aviron dans

les joutes de Saratoga et triomphé ainsi de « Harvard College », la plus illustre université des Etats-Unis. C'était pour « Cornell University » un titre glorieux que son chef montrait aux étrangers, comme nos lycées suspendent dans leur parloir le portrait de leurs prix d'honneur.

L'autre souvenir, Monsieur le Professeur, date de plus loin. Si votre âge vous permettait d'avoir fait, il y a quarante ans, des promenades sur les bords de la Marne, vous auriez pu y apercevoir quelquefois, les jours de congé, un canot dans l'équipe duquel se trouvaient trois élèves de l'Ecole Normale. Deux ont leurs noms inscrits sur la liste des membres de l'Académie française : Prévost-Paradol, que nous avons perdu, et le Vice-Recteur de l'Académie de Paris qui est aujourd'hui une des gloires de l'Université ; j'avais l'honneur d'être leur compagnon. Nous n'aspirions pas au prix de la course ; mais, bien avant que les Sociétés de Sport nautique n'eussent recommandé l'hygiène du canotage, et à une époque où le Bois de Boulogne n'avait pas de lac, nous avions une gaîté franche, bruyante même par moment, de l'ardeur au plaisir comme au travail, un attachement solide aux idées généreuses et de la confiance dans l'avenir. C'est que nous étions jeunes. Nous ne nous distinguions pas par là de nos condisciples. La génération qui atteignait sa vingtième année précisément au milieu du dix-neuvième siècle.

Je parle de ceux qui avaient reçu une éducation libérale, ainsi que vous vous la recevez vous-même ici, jeunes élèves, et dont mon confrère de l'Institut et ami, M. Perrens, qui honore notre solennité de sa présence, faisait alors partie comme moi – tout en ayant un certain tour d'esprit particulier qui est caractéristique de chaque époque, ressemblait beaucoup par le fonds des sentiments aux générations qui l'avaient précédée, plus encore peut-être à celle de la fin de la Restauration qu'à une autre à cause de l'analogie des circonstances. L'évènement a pu tromper ses espérances et elle a éprouvé deux fois de bien grandes douleurs patriotiques, puisqu'elle a vu, dès son entrée dans la carrière virile, la liberté politique étouffée, et, vingt ans après, la France envahie et mutilée. Mais, croyez-le, elle n'était ni dégénérée, ni indifférente ; elle l'a prouvé.

La nation française n'est pas une création factice d'un jour ; c'est un être moral qui s'est formé, développé, fortifié à travers les siècles par l'unité de gouvernement, par la circulation des mêmes pensées que le véhicule de la langue fait pénétrer dans tout le corps social, par la communauté des destinées et la solidarité des intérêts. La suite des générations qui l'ont successivement représentée forme une longue chaîne dont les maillons sont rivés les uns aux autres non seulement par la famille et la transmission du sang, mais par l'éducation et la tradition des idées :

Et quasi cursores vitae lampada tradunt

Cette tradition de science, d'art, d'idées morales, d'amour de la liberté et de l'égalité que, sans remonter plus haut dans notre histoire, les hommes de la Révolution avaient léguée à nos pères de 1830 qui nous l'ont transmise, nous nous appliquons à l'enrichir et à l'épurer pour la remettre ensuite à nos fils, qui, à leur tour, en deviendront un jour responsables devant la patrie. N'ayons pas la prétention de rompre brusquement avec elle, car il nous est donné de perfectionner plus que d'inventer et, quand nous considérons attentivement notre histoire morale, nous apercevons que le présent a des racines qui s'enfoncent profondément dans le passé ; c'est une raison pour que la plante soit vigoureuse.

Parmi les changements qui se sont produit durant le dix-neuvième siècle, un des plus frappants par l'évidence des résultats est l'application de la science à l'industrie qui, avec la vapeur, les agents chimiques, l'électricité, a décuplé la puissance de l'homme sur la nature et produit dans l'ordre économique une révolution plus considérable que n'avait fait la découverte

de l'Amérique. La matière a été domptée ; les espaces sont rapprochés ; la richesse s'est accrue et le bien-être a pénétré plus profondément dans les couches sociales. Félicitons-nous de ces résultats ; ils sont bons parce qu'ils tendent à une des fins de l'humanité qui est de vivre et parce que, considérés des hauteurs de la philosophie, ils apparaissent comme un triomphe de l'esprit sur la matière.

Toutefois, si l'esprit devait rester enseveli sous son triomphe même, si l'abondance des biens et le raffinement des jouissances, énervant notre activité, nous rendait moins capables de volonté et d'énergie, nous serions alarmés d'une telle conséquence ; car nous ne voudrions pas, comme le dit le poète,

... *propter vitam vivendi perdere causas.*

Je n'ai pas cette crainte. Dans le monde actuel la rémunération est en général plus grande qu'autrefois, mais l'effort pour l'atteindre n'est pas moindre et souvent même il faut prendre plus de peine pour s'élever à la hauteur d'une tâche devenue plus complexe et plus difficile. L'Université, qui vous prépare à l'accomplir, en munissant votre intelligence des armes nécessaires pour la lutte de la vie, met toute sa sollicitude à adapter les moyens à ses fins.

Avant 1789 et même durant le premier quart du dix-neuvième siècle, le culte désintéressé des lettres et des mathématiques suffisait pour conduire la jeunesse au seuil de la carrière. Cependant peu à peu l'esprit de la société s'est modifié et les emplois du travail se sont diversifiés. La philosophie, l'histoire, la géographie, les sciences physiques et naturelles ont réclamé les unes après les autres le droit de contribuer à la formation des intelligences et les arguments ne leur ont pas manqué pour démontrer que sans elles l'homme moderne était incomplet. L'Université leur a ouvert ses portes.

Elle a eu raison. L'industrie des siècles passés se contentait d'artisans que l'apprentissage formait. Aujourd'hui elle est servie par une armée d'ingénieurs et de directeurs, mécaniciens, physiciens, chimistes, qui ont besoin d'un enseignement secondaire pour acquérir les connaissances indispensables à leur métier. Dans le même temps les professions libérales, loin d'être délaissées, ont attiré, par suite de la diffusion générale de l'instruction, une clientèle plus nombreuse. En 1840, on comptait en France 7.000 étudiants dans nos Facultés ; en 1876, 9.963 ; en 1887, 17.630. Il y a sans doute plus de places à occuper dans une société plus riche et plus active que celle de la première moitié du siècle ; mais il y a beaucoup plus d'aspirants et la concurrence est plus vive.

Il ne faut pas le dissimuler, jeunes gens : vos jours dans le temps où nous vivons, ne seront pas tissés de loisirs. Au sortir de cette maison vous ne vous avancerez dans les rangs de votre génération qu'à force de travail et de mérite. Commencez donc ici à prendre l'habitude du travail et à mériter l'estime de vos maîtres, de vos condisciples, de vous-mêmes. A mesure que l'Université élargissait le cadre de ses programmes pour donner satisfaction aux besoins de la société, la question de méthode se compliquait. L'éducation libérale a pour objet principal de former des intelligences et non d'entasser dans la mémoire un fouillis de connaissances qui fausseraient l'instrument. Elle doit faire avec sobriété le choix des matières dont elle nourrit ces intelligences et les leur présenter dans un ordre méthodique.

Le problème a été posé dès le règne de Louis-Philippe à l'époque où Cousin et Saint-Marc Girardin allaient chercher à l'étranger les modèles d'un enseignement intermédiaire. On a cru le résoudre sous le Second Empire par la bifurcation d'abord, puis, sous le ministère de M. Duruy, par l'enseignement secondaire spécial. Ce dernier, qui n'avait de spécial que le nom, possédait le mérite de se bien approprier par la durée des études et par le détail des

programmes à la nombreuse jeunesse destinée à l'agriculture, à l'industrie et au commerce pour laquelle l'école primaire est insuffisante et qui n'a pourtant ni le loisir ni le goût des études classiques. Comme il répond à un besoin sérieux, il renaîtra sans doute, avec la variété qui lui convient, par l'enseignement primaire supérieur avec lequel il se confondait quelque peu.

L'Université vient de trancher la question des deux enseignements dans les lycées et les collèges en créant, parallèlement à l'enseignement classique, l'enseignement moderne. Ce sont deux manières d'être d'une éducation libérale prenant leur point d'appui sur les lettres et les sciences, l'une avec la forte discipline des langues anciennes, l'autre avec l'étude approfondie des langues vivantes, toutes deux aboutissant, par des voies quelque peu différentes, à une culture générale de l'esprit, mais chacune plus dégagée de la complexité qui l'encombrait et se dirigeant d'une allure plus libre vers le but. Il vient d'être parlé de ces deux méthodes avec trop de justesse pour que j'insiste.

D'ailleurs la période des discussions préparatoires est close. Celle d'application va commencer. Il faudra se mettre à l'œuvre dès la rentrée ; puis, après une dizaine d'autres, on pourra déjà juger l'arbre par ses fruits. A vous, jeunes élèves, et à vos familles de choisir votre voie. Dans l'une comme dans l'autre, vous rencontrerez pour vous guider des maîtres dont le dévouement est toujours à la hauteur de la science et dont l'Université est légitimement fière.

Dès sa fondation, le lycée Buffon s'était organisé en vue de ce nouvel enseignement. Sous la paternelle direction d'un proviseur qui a fait depuis longtemps ses preuves et que, pour ma part, j'ai eu le plaisir de voir déjà à l'œuvre, il y a près d'un quart de siècle, il a porté en deux ans le chiffre de ses élèves à quatre cents et leur nombre est à peu près le même dans la Section spéciale et dans la Section classique. Le total atteste un succès dont je félicite le Lycée ; la répartition est un signe des temps et peut-être une conséquence de la situation particulière de l'établissement. En tout cas, Le Lycée Buffon est prêt : ni la direction, ni l'enseignement, ni les élèves ne lui manquent.

Sachez, jeunes gens, qu'un Lycée ressemble, jusqu'à un certain point, à la famille et à la patrie, que c'est la famille qui vous confie à lui et que c'est pour la patrie qu'il vous élève. C'est vous qui tenez le drapeau. Tenez-le ferme et haut ; vous n'aurez jamais trop d'ambition pour cette maison nourricière de votre intelligence, puisque sa réputation ne se forme que par le faisceau de vos succès personnels. Que vous soyez inscrits dans la Section classique ou dans la Section moderne, ayez toujours présente à l'esprit la pensée que vous êtes des enfants de la France et que, durant le cours de vos études secondaires, l'application au travail, la docile confiance dans vos maîtres, l'ouverture de l'esprit, l'assouplissement du corps sont des gages précieux que vous donnerez de votre avenir et qui promettent à la société des hommes utiles et à la patrie de bons citoyens.

Emile LEVASSEUR

(1828-1911)

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Agrégé de lettres (1854)

Professeur dans divers lycées

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1858)

Professeur au Collège de France (1871)

Président de la Société d'Economie politique (1895-1911)

Administrateur du Collège de France (1903-1911)